

# LE PÈRE PEINARD



## Réflexes

HEBDOMADAIRES  
d'un

# GNIAFF

ABONNEMENTS France	Un an . . . . . 6	RÉDACTION & ADMINISTRATION 15, Rue Lavieuville (Montmartre), Paris	ABONNEMENTS Étranger	Un an . . . . . 8
	Six mois . . . . . 3			Six mois . . . . . 4
	Trois mois . . . . . 1 50			Trois mois . . . . . 2

## EN ROUTE POUR L'ABATTOIR LE TIRAGE AU SORT

### ROUSPÉTANCE DE BONNES BOUGRESSSES



#### Le tirage au sort

Nous voici en pleine saison de tirage au sort.

Cochonne de saison, nom de dieu !  
Saison de saouleries et d'abrutissement.  
Les conscrits, enrubannés kif-kif le boeuf gras, matriculés comme des moutons, font leur apprentissage de troubades.

Ils font peine à voir, mille bombes !  
On dirait que l'idée seule qu'ils vont être soldats fait remonter à fleur de leur peau le résidu de férocité qui moisissait dans leur poche à fiel.

Les bougres se révèlent turbulents, hargneux et batailleurs.

Ne les regardez pas de travers, sinon ils vous taperaient dans le nez !

Ils se trimballent par bandes et s'ils rencontrent une pauvre typesse ou un malheu-

reux — suant la mistouffe et incapables de se défendre — au lieu d'avoir pitié d'eux ils les chahuteront et en feront des souffredouleurs.

C'est leur esprit guerrier qui s'affirme !

Tout à l'heure, quand ils seront bondés d'absinthe, de vinasse et de vitriol, l'envie de partir en guerre illico les tourneboulera et il y a des chances pour qu'avant la fin de la nuitée il y ait de la casse.

A Nîmes, l'autre jour, en l'honneur de cette foire de chair humaine qu'est le tirage au sort, la petite guerre a ronflé : une bande de conscrits s'est fait la main en démantibulant quelques globes électriques et en cassant une glace à la devanture d'un café rupinskoff ; une autre bande, davantage échauffée, a cherché pouille à des passants et on s'est torché — au point qu'il y a des blessés et que plusieurs sont passablement attigés.

Et ces dégoûtations ne se sont pas produites qu'à Nîmes !

Si les quotidiens sont chiches de tuyaux sur les frasques des conscrits, il n'en faut pas conclure que, cette année, les types se sont amadoués et ont été moins teignes que les années précédentes.

Que non pas !

La tradition est là pour un coup : l'esprit d'imitation emballe les plus pacifiques ; ils tiennent à être à la hauteur de leurs aînés !

Les pauvres couillons ont tellement entendu seriner que le jour du tirage au sort est une date mémorable et que, ce jour-là, il faut s'en payer jusqu'à la gauche, qu'ils se croiraient des fausses-couches s'ils restaient paisibles.

Eh foutre, il n'y a pas de danger que les grosses légumes mettent le hola au dévergondage brutal des conscrits.

Les salauds ont trop besoin d'avoir des bêtes féroces, toujours prêtes à entrer en furie, pour chercher à atténuer leur rage.

Quand, dans quelques mois, les conscrits auront rappliqué à la caserne, les galonnards ne feront-ils pas leur possible pour développer en eux la folie guerrière et les instincts barbares, afin que, le cas échéant, les trouffions massacrent les proies en rouspétance.

C'est-à-dire leurs paternels, leurs frangins, leurs copains !

Les frasques du tirage au sort ne sont donc pas pour déplaire aux dirigeants.

Au contraire, nom de dieu !

Ces frasques, — tantôt bêtasses, tantôt cruelles, — sont le premier acte des conscrits se révélant soldats et manifestant leur mépris et leur haine des pékins.

Aussi, est-il certain que si les grosses légumes l'osaient, loin de chercher à entraver les charivaris de conscrits ils pousseraient à la roue et exciteraient les ostr-

goths enrubannés à n'écarter devant aucune vacherie.

—o—  
Ce qui est encore plus enquinant que la loufoquerie qui tourneboule les conscrits c'est de voir les fistons à la redresse — qui eux ont du poil au ventre — assister impassibles à ces dégueulasseries.

Les autres années, le tirage au sort était toujours pour les copains une riche occasion de propagande qu'ils se gardaient frotter bien de rater.

Un peu partout, les camaros se décarcassaient pour emmancher des réunions auxquelles ils convoquaient les conscrits : et on expliquait à ces inconscients que les richards leur montent le bobéchon et que, s'ils leur collent un flingot dans les arpiens c'est — non pour protéger la frontière — mais uniquement pour défendre contre les tentatives de reprise des clairvoyants, les richesses que ces crapules ont barboté au populo.

Puis encore, les bons lieux se fendaient de manifestes et de placards galbeux où, avec une chiée de preuves à la clé, était étalée toute l'horreur du militarisme ; on y démontrait que les casernes ne sont que d'affreux abattoirs où les chamcaucrates empilent le trop plein de population, afin d'abrutir et d'anémier les gas peu à la roue et de serrer le kiki à ceux qui affichent des vellétés de révolte.

Et ce n'était pas tout, cré pétard !  
Ceux qui étaient du tirage protestaient hardiment contre l'impôt du sang, — chacun selon son tempérament.

Ici, des petits gas s'enrubannaient de rouge et de noir et se pancartaient des affirmations révolutionnaires :

La, d'autres s'en allaient à la salle du tirage et, clamant leurs convictions, refusaient de prendre part à cette garce de loterie où leur chair était enjeu ;

Ailleurs, des fistons marioles s'amenèrent devant la boîte à numéros et, y fourrant leur bras jusqu'au coude, ils en ramenaient une poignée de numéros que, chineurs, ils lançaient à la hure des grosses légumes.

Tout cela — et bien d'autres menus faits qu'il serait trop long d'énumérer — était la manifestation palpable de l'ardeur des convictions, de la haine que chacun portait au vieux monde et de l'activité propagandiste des copains toujours à l'affût d'agitation.

—o—  
Cette année, le tirage au sort se dévide en un calme bougrement plat !

Sauf à Roubaix, où un bon lieu y est allé de sa petite manifestation, je ne sache pas d'autre patelin où il y ait eu un brin d'effervescence.

C'est lundi dernier que le fiston roubaisien devait tirer au sort. Ne voulant pas jouer la même comédie que les inconscients il s'est amené et a protesté :

— Messieurs qu'il a clamé, je refuse de tirer au sort ! Et par mon refus, je veux protester contre le militarisme : je désirerais voir les peuples unis et heureux se tendre la main !

Un des salopiauds qui présidait à la loterie a essayé de clore le bec au camaro,

Mais, je t'en fous !  
Le gas a pu parler, — et les grosses légumes faisaient une sale bobine.

A la sortie, les autres conscrits ont fait une ovation au rouspéteur : ils étaient joyeux qu'il ait eu le culot d'affirmer sa haine du militarisme.

— Oui, oui, on pense comme toi ! On sait bien qu'être soldats, c'est défendre le capital des riches !...

Ainsi, il a suffi de l'ardeur d'un petit gas pour faire éclore dans des caboche paresseuses un germe de révolte.

Et, nom de dieu, ce mince incident prouve qu'il y a méghe de faire beaucoup !

—o—  
Ceci dit, il est sûrement venu, au bout des lèvres des copains, l'interrogation que j'ai au bout de la plume :

Pourquoi, cette année, le tirage au sort est-il si calme ?

Il est bougrement difficile de démêler les causes diverses et réfrigérantes qui ont pu amener ce cochon de calme.

Mais foutez, je ne crois pas exagérer en fichant sur le dos de la bassinoire Dreyfusienne une bonne part de cette influence déprimante.

Comme je l'ai déjà expliqué, cette garce de question a fait dérailler le mouvement social : les quotidiens — qui sont payés pour abrutir le populo — nous servent journellement des lavements dreyfusiens... et on en oublie les questions bougrement plus sérieuses.

C'est aux frangins qui ont le nez creux à ne pas se laisser tournebouler par cette putainerie et à déjouer les manigances des jean-foutre en poussant plus ferme que jamais au chambardement général !

## Explications

En réponse aux critiques formulées dans l'avant-dernier numéro du PÈRE PEINARD, le LIBERTAIRE assure s'être borné, dans la question Dreyfusienne, à profiter de l'agitation pour faire tout bonnement de la propagande anarchiste, en se gardant bien de prendre parti soit pour Esterhazy, soit pour Dreyfus.

Si à cela avait semblé se borner l'œuvre des camarades du LIBERTAIRE nul n'aurait songé à les critiquer.

Mais, il faut bien le dire, certains ont cru voir chez ceux-ci, — et moi de ce nombre, — une tendance à prendre parti pour Dreyfus.

Comme ceux qui ont cru cela ont été accusés d'être de mauvaise foi, il est bon que les copains sachent sur quoi étaient basées les suppositions faites :

La semaine où, faute de galette, le LIBERTAIRE annonçait ne pouvoir paraître, cette semaine-là, deux jours après, il publiait un placard intitulé CONTRE LE HUIS CLOS.

Ce placard, tiré en rotative, contenait uniquement l'acte d'accusation contre Dreyfus, précédé d'un préambule, flanqué de commentaires et suivi d'une conclusion.

Dans les commentaires qui accompagnent l'acte d'accusation on nous apprend que :

« Laborieux, jeune, riche, plein d'avenir, le capitaine Dreyfus devait déplaire à son entourage de bureaucraties ratés... »

Un peu plus loin, le placard nous assure que :

« Bien peu d'officiers ont d'aussi brillants états de service que les siens... »

En ce qui me concerne, je colle tous les officiers dans le même sac, qu'ils soient des cancre ou qu'ils soient pleins d'avenir, qu'ils aient de brillants ou de vilains états de service.

Il me suffit qu'ils soient officiers pour me les faire exécuter.

Avec plaisir, je reprendrais pour mon compte, légèrement modifié, l'anathème que le Carnot numéro un lança aux aristocrates :

« Il n'y a pas d'innocents parmi la gradaille ! »  
Et c'est pourquoi les phrases louangeuses de Dreyfus, du placard CONTRE LE HUIS CLOS, me déplaisent bougrement.

Et me déplaisent aussi les conclusions dont je cite quelques passages :

« Eh bien ! nous vous le demandons, gens de cœur et de simple bon sens, quel est celui d'entre vous qui, appelé à se prononcer nettement, après examen attentif et impartial de cette pièce officielle oserait affirmer que la culpabilité de Dreyfus ne fait pas pour lui l'ombre d'un doute ? Ecrasant pour l'accusé ce ramassis de suppositions, de racontars, de rapprochements inexacts ? Allons donc !

La preuve où est-elle ? Constitue-t-elle une preuve matérielle cette lettre-missive — seule pièce que fournisse l'Instruction — sur laquelle ont été consultés, sans parvenir à se mettre d'accord, cinq experts ?

Non, non ! la preuve matérielle n'est pas faite !

« Nous le déclarons bien haut et sans autre souci que celui de la vérité : la faiblesse manifeste d'un tel acte d'accusation — à la rédaction duquel on a, c'est absolument certain, apporté le plus grand soin — nous apparaît comme le plus éloquent plaidoyer en faveur de Dreyfus.

« Le huis clos, c'est l'acquiescement des coupables que les puissants ont intérêt à sauver ; c'est la condamnation des innocents qu'ils ont intérêt à frapper. Hier, c'était Dreyfus envoyé au bagne. Demain, ce serait Esterhazy arraché au châtiment... »

Je pense que ces quelques citations suffisent. Après les avoir dégustées, les camarades comprendront pourquoi j'affirmais que nous devons « rester nous-mêmes ! »

—o—  
Aujourd'hui, cette attitude de la première heure est abandonnée par le LIBERTAIRE : le dernier numéro indique qu'il se désintéresse des personnalités en cause et ne voit dans les événements actuels qu'une occasion de propagande sans prendre parti pour Dreyfus ni pour Esterhazy.

C'est tant mieux !  
Et les critiques qui lui ont été adressées n'auraient-elles servi qu'à lui faire préciser son attitude que, pour mon compte, je serais heureux de n'avoir pas gardé le silence,

EMILE POUGET.



### EXCITATION AU MEURTRE

J'ai déjà eu l'occasion d'expliquer que le flingot brûle les pattes aux trouffions et que, beaucoup, pris de griserie à le manier, n'ont plus qu'une idée en tête : tirer sur un être humain, — quel qu'il soit, — non pour le plaisir de tuer, mais pour sentir l'effet que ça fait de trouer la peau à son semblable.

Certes, cette envie de massacre ne tourneboule pas tous les trouffions : la plupart chassent ce papillon noir de leur caboche dès qu'ils aperçoivent sa présence.

Mais, tous ne sont pas assez marioles pour ça : y en a qui s'arrêtent à cette idée, caressent la crosse de leur flingot et guignent l'occasion où ils pourront taper dans une cible vivante..., sans rien risquer.

Et les gradés, au lieu de chercher à réfréner cette envie de tuer, font au contraire leur possible pour la faire éclore et la développer.

Il faut entendre les sous-officiers faisant la théorie aux trouffions sur le service des places et des villes de garnison :

« Lorsque la sentinelle voit quelqu'un s'approcher d'elle, elle gueule : « Halte-là ! Qui vive ?... » Si on ne répond pas, elle répète trois fois son cri, prévient qu'elle va tirer et fait feu.

— Mais, sergent, objecte le bleu, si l'homme est sourd comme un pot ?

— Tant pis pour lui, serongnieugnieu !

— Mais s'il ne comprend pas le français ?

— Re-tant pis pour lui ! Ça lui apprendra à le connaître... Le soldat ne connaît que la consigne.

— Mais, sergent, si un sous-officier ou un officier de ronde distrait ne répond pas, faut-il tirer ?

— Certainement, mille gibernes ! Celui-là sait qu'il doit répondre... Donc, il faut tirer, pas en l'air, mais en visant bien..., c'est la consigne !

Ainsi pistonné, le bleu se familiarise avec l'idée de tuer et, quand il en trouve l'occasion, il tire sans scrupules.

C'est tout bonnement monstrueux, quand on se place au simple point de vue humain.

Mais quand on se rappelle que la caserne est l'école de l'assassinat, on trouve toute naturelle une pareille excitation au meurtre.

Pour que le bleu qui, hier encore, était un prolo, bonne couille d'homme, sans deux hards de malice, en arrive à obéir aux gradés qui lui commanderont un jour ou l'autre de massacrer des allemands, des moricauds ou plus simplement des

copains en grève, il faut qu'on l'ait familiarisé avec l'idée de tuer.

Le meilleur joint pour lui faire accepter sans horreur la nécessité du massacre est de lui introduire dans le gras-double cérébral que la consigne est au dessus de tout et que, quand c'est la consigne, un trouffion peut déquiller un galonné.

Grâce à cet abrutissement bougrement bien combiné pour racornir tout ce qu'il y a d'humain dans les bleus et les châtres de toute pensée et de toute réflexion, les pauvres truffards se familiarisent insensiblement avec l'idée de tuer.

Certes, en temps de paix, ça peut avoir des inconvénients.

Mais ces inconvénients sont de la babiole en comparaison du profit que les galonnards tirent de l'esprit d'obéissance aveugle dont on a gavé les troubadés.

Les types ont appris qu'un ordre est un ordre — et qu'ils ne doivent jamais le discuter :

Ils obéissent comme des automates,

Ou plus simplement : comme des soldats,

Car, automate et soldat, c'est kif-kif bourri-quot.

—o—

En vertu des principes dégueulasses de l'obéissance passive, en moins de trois mois, trois hommes ont été escoffiés par des sentinelles :

Un prolo à la porte de Valenciennes, à Lille,

Un caporal de ronde à la maison centrale de Poissy.

Et, l'autre jour, un matelot norvégien à Dunkerque.

Un mot sur ce dernier : le malheureux ne connaissait pas un mot de français et, turellement, il n'était pas à la coule des mœurs militaires. Comment aurait-il pu supposer qu'il était en pays tellement barbare qu'on allait lui tirer dessus sans provocation ?

C'est pourtant ce qui est arrivé : comme il passait près de la caserne Guilleminot un troubadé de faction le somma de s'arrêter. Après les trois appels réglementaires, le truffard, fidèle à sa consigne, envoyait une balle de son Lebel dans la peau du prolo norvégien et l'escoffiait net.

Pour cet assassinat prémédité, le troubadé passera en conseil de guerre pour la frime et sera acquitté. — comme l'ont été tous ses pareils qui, avant lui, ont tué en semblables circonstances.

—o—

« Mais, vont objecter les bons bougres qui ne voient pas plus loin que le bout de leur pif, pourquoi, au lieu de donner l'ordre à la sentinelle de tirer après trois sommations ne lui dit-on pas : « Tu ne tireras que lorsque ta vie sera en danger !... ça éviterait ces tueries... »

Ah, vous croyez ça, les gas ?

Eh bien, laissez-moi vous dire que vous vous foutez le gros orteil dans l'œil.

Comprenez donc que si ce que vous proposez était pratiqué, c'est le principe de l'obéissance passive — auquel vous ficheriez un sacré croc-en-jambe.

Or, du moment qu'un soldat aurait, pour ce cas particulier, le droit de réfléchir, il en arriverait, de fil en aiguille, à vouloir réfléchir sur toutes choses.

Et ce serait la fin de l'armée !

L'armée n'est possible qu'à condition que les troubadés qui en font partie soient châtres de toute volonté.

Si on dit aux trouffions de marcher, ils doivent aller droit devant eux, — tant pis s'il y a un précipice que le galonné n'a pas vu, — tant pis s'ils tombent dedans !

Si on leur dit de tuer, ils doivent tuer aveuglément et ne pas faire la fine bouche sous prétexte qu'on leur ordonne d'étriper parents et amis !

L'armée est la Grande Muelle !

—o—

Et ce cochon d'esprit d'obéissance aveugle a encore d'autres résultats : non seulement il broie l'initiative des troubadés, mais encore il démoralise bougrement le populo.

On sait qu'à la moindre tentative de rouspétance les dirigeants mettraient l'armée en ligne.

Et l'on hésite !

On sait fort bien que l'armée n'a pas été inventée pour empêcher les allemands ou les italiens de venir bouffer nos fayots, mais uniquement pour préserver les privilèges des richards que le populo voudrait foutre en l'air.

Et on courbe la tête, nom de dieu !

Et devant qui plie-t-on l'échine ?

Devant nos fistons, mille charognes ! C'est à eux — à eux que nos compagnes ont porté dans leur ventre, à eux qu'on s'est crevé à la peine pour élever — c'est à eux que les chameaucrates donnent la consigne de nous massacrer si on bouge !

## GOUTEZ ET COMPAREZ

Côté des feignasses

CARNET MONDAIN

La baronne H. de Rothschild, née toute espèce de choses... a quitté Paris se rendant à Monte-Carlo où elle va passer le reste de l'hiver. Elle doit y retrouver son oncle, le baron Arthur, dont le superbe yacht l'Eros épate les populations.

Le général et la générale Billot ont donné lundi soir un gueuleton épataant, un gueuleton parlementaire... On s'y est empiffré ferme et, pour faire durer le plaisir on avait supprimé la réception qui est de coutume après les goinfretries de gouvernants.

Tous les mardis, musique dans l'intimité chez la vicomtesse de Trédern. On dine à 8 heures, par petites tables.

Côté des turbineurs

FAITS DIVERS... DE D'HIVER

L'autre matin, des étudiants trouvèrent près de l'Odéon une femme et un enfant inanimés. La femme raconta, quand les deux malheureux furent revenus de leur évanouissement qu'elle et son enfant, âgé de dix ans, n'avaient rien bouffé depuis vingt-quatre heures : « Depuis deux mois, dit-elle, mon mari est malade... »

Un boulanger de la rue d'Angoulême s'apercevait que, depuis près d'un mois, un pain de quatre livres lui était rousti chaque jour.

L'auteur du vol a été arrêté sur le tas ; c'est un gosse de 13 ans qui a déclaré chaparder les pains de quatre livres pour en faire cadeau à une famille réduite à la plus affreuse misère.

Le petit feu a été fichu au clou... et il sera condamné !

Les nommés Rousset et Coste, employés, à la gare d'Elne, à conduire un wagonnet de moëllons ont été écrabouillés par suite de la rupture du plancher du véhicule. Rousset laisse une veuve et quatre enfants.

×

×

Et tous les jours y en a ainsi des centaines !...

Et tous les jours y en a ainsi des milliers !...

### Ce qu'ILS disent :

LE RATICHON. — Pauvres, vous êtes les plus heureux ! Le Ciel vous accueillera.

LE DÉPUTÉ. — Votez pour moi, ça changera...

LE BOURGEOIS. — Tout ceci n'est peut-être pas très juste, mais c'est ce qu'il y a de mieux... (pour moi !)

LE TROU-DU-CUL. — Il y a toujours eu des pauvres et il y en aura toujours... Il faut se résigner !

L'ANARCHO. — Mais, nom de dieu, pour que ça change, y a qu'à vouloir : il suffit de foutre les pieds dans le plat !



### LE TRIOMPHE DE L'ACTION !

Les événements qui viennent de se dérouler en Italie sont bougrement caractéristiques :

Ils sont la démonstration catégorique de l'impuissance radicale du parlementarisme et de l'efficacité des moyens révolutionnaires.

En Italie — tout comme en France — il y a, à l'Aquarium où se fabriquent les lois, une belle brochette de députés sociaux ;

Et en Italie — tout comme en France — ces sacrés bouffe-galette ne font que discourir à perte de vue, sans bénéfice aucun pour le populo.

Il y a à peu près une huitaine de mois, les députés sociaux déposèrent un projet de loi réclamant l'abolition des droits sur le blé.

Turellement, il en fut de ce projet comme de toutes les couillonades légales mises en avant pour esbrouffer le populo et lui faire gober que ses « représentants » s'occupent d'améliorer son

sort : une fois déposé, nul n'y songea plus... Et des champignons poussèrent sur le projet de loi !

Quoique ça, les bouffe-galette avaient réponse toujours prête au populo groumant contre la cherté du pain : « Patience, les amis, un projet de loi est un chantier pour l'abrogation des droits sur le blé... Patience !... Patience !... »

A force de poirotter, les mistouffiers ont fini par la trouver mauvaise.

Les pauvres gas se sont dit que s'ils espéraient une diminution de leur dèche, grâce aux députés, ils pourraient attendre que les poules aient des dents.

Alors, au lieu d'attendre à perpète, les bons bougres se sont décidés à opérer eux-mêmes.

Et ils ont foutu les pieds dans le plat.

Bien leur en a pris, nom de dieu !

J'ai raconté aux copains le chabanais d'Ancone, — bientôt suivi par la rouspétance populaire dans une vingtaine de villes.

Et, ce qui fait renauder les sociaux à la manque, c'est que le mouvement ayant pris naissance à Ancône, où se publiait l'Agitazione, canard anarcho édité par Malatesta, les anarchos sont bougrement soupçonnés d'avoir mis le chambard en branle.

Et cette supposition prouve la supériorité de la tactique révolutionnaire sur la tactique des sociaux réformistes.

Tandis que ceux-ci n'ont encore abouti à rien, malgré que quantité des leurs soient à l'Aquarium ; tandis que, en prêchant le calme à jet continu et l'espoir dans l'intervention parlementaire, ils n'aboutissaient qu'à énerver le populo, avec leurs boniments réfrigérants ;

Les anarchos, eux, en prêchant le *fara da se* — opérer soi-même ! — avec nerf et initiative, ont réveillé dans le populo l'énergie que les sociaux à la manque avaient bougrement contribué à endormir.

Et les effets de ce riche turbin n'ont pas été longs à venir.

Quand la gouvernance a vu de quoi il retournait, quand elle a vu le grabuge souffler aux quatre coins de l'Italie, la chiasse l'a empoigné : vivement, sans demander conseil aux députés, elle s'est empressée de diminuer les droits de douane sur les blés.

Par contre, sentant d'où venait l'initiative du bacchanal, la gouvernance cherche à serrer la vis aux anarchos : Malatesta et deux autres copains de l'Agitazione, Adelmo Smorti et Ciro Bersaglia ont été fichus au clou. Illico, d'autres camaros se sont alignés pour continuer la publication du journal et ils ont fait paraître un numéro exceptionnel qui a été saisi immédiatement sous prétexte qu'il était une continuation de l'Agitazione.

Si les jean-foutre de la haute s'imaginent enrayer le mouvement révolutionnaire par de telles crapuleries, ils se foutent rudement le doigt dans l'œil !

Le dernier coup de chahut a montré clairement au populo quelle est la route qu'il doit suivre — s'il en pince pour décrocher du bien-être — et y a fichre pas à craindre qu'il se laisse à nouveau embobiner par les pisse-froid du socialisme à la manque.

—o—

En effet, y a pas que l'Etat qui a mis les poutres,

Les municipalités, elles aussi, ont suivi le mouvement et elles ont vivement pris une trifouillée de mesures pour satisfaire les prolos en révolte.

Dans quantité de villes, tous les droits d'octroi que les municipalités barbotaient sur le pain ont été biffés.

A Ancône, avant le coup de chien, le bricheton valait près de dix sous le kilo ; maintenant il ne coûte pas tout à fait six sous.

A Florence, même fourbi : le pain coûte moitié moins cher qu'avant les émeutes.

Et une trifouillée de patelins sont logés à la même enseigne que les deux villes en question.

—o—

Turellement, les bouffe-galette sociaux essaient de faire prendre le change au populo : les birbes sont à cran que l'agitation se soit faite en dehors d'eux, sans qu'ils aient eu à y foutre leur grain de sel, sans que nul n'ait songé à faire appel à leurs langues dorées.

Aussi, les voici qu'ils s'agitent, kif-kif un régiment de mouches dans une bouteille : ils font un boucan monstre à l'Aquarium et, pour la circonstance, ils ont secoué les champignons qui ornaient leur projet de loi pour la suppression des droits sur les blés, — et on va en recauser !

Toute cette belle ardeur ne leur servira pas à grand chose : le populo ayant manœuvré lui-même, — sans qu'aucun bouffe-galette vienne

lui donner un coup de collier, — sait fort bien qu'il n'a triomphé que grâce à son révolutionnarisme.

Il n'y a donc pas de pet qu'il se décide à embolter le pas aux salimbanques de la politique.

Pourquoi le ferait-il ?

Pour le plaisir d'être roulé une fois ds plus !

Merci, il sort d'en prendre !...

Il vient de se prouver à lui-même qu'on n'a que les libertés qu'on décroche à la force du poignet et le bien-être qu'on conquiert de haute lutte.

Il vient aussi de démontrer que le parlementarisme est de la roupie de singe — tout juste bonne à avachir les couillons assez jobards pour en user.

Donc, le populo d'Italie a du vent dans les voiles.

Pourvu qu'il ne change pas de main !

## Tuyaux Corporatifs

A la veille des élections, plus qu'à tout autre moment, les ambitieux qui ne voient dans la question sociale qu'un joint pour faire leur petite révolution, en se faisant bombarder députés, peletent les travailleurs et s'en vont dans les syndicats faire des mamours aux bons bougres.

Ainsi, à propos de cette sacrée couleuvre des retraites ouvrières, le projet Escuyé — que les sociaux à la manque du calibre de Millerand essaient de prendre pour tremplin électoral — que n'a-t-on pas fait !

On a inondé les syndicats de paperasses, on a emmanché des réunions spéciales, on a essayé d'embobiner les uns et les autres.

Tout ça en pure perte !

Les syndicats n'ont pas marché — ou si peu que rien.

A Toulouse, le Congrès corporatif envoya bouler le projet Escuyé et proclama catégoriquement que le populo n'aura sa vieillesse assurée que lorsqu'on aura chambardé la société actuelle.

Et, si le Congrès des Bourses du Travail approuva cette saloperie — ce dont se prévalent aujourd'hui les politicards — c'est grâce à une sacrée roulardise, grâce à un escamotage pratiqué en dernière heure.

Ce résultat vient à l'appui de ce que j'ai déjà eu l'occasion d'expliquer : dans un congrès on ne doit pas émettre des votes. Si on le fait encore, c'est par un restant de parlementarisme, de la manie gouvernementale dont les jean-foutre de la haute nous ont imprégnés.

Que va-t-on faire dans un congrès ? On y va pour se mettre en contact avec des copains d'autres régions, profiter de leur expérience, discuter avec eux des points de théorie et de tactique, élucider et préciser la besogne à entreprendre.

Voilà ce que doit être un congrès !

Une grande conférence où on vient se retremper, puiser des enseignements.

Et non une parlotte qui vise à être un gouvernement en herbe et qui cherche à imposer à la minorité les décisions de la majorité.

Que les sociaux autoritaires voient dans les congrès un embryon des parlements futurs, c'est leur plan.

Mais il n'en est pas de même des bons bougres qui ont plein le cul des gouvernements, qui savent que le populo crève d'être trop gouverné et qui ne veulent plus l'être.

Qu'ils commencent donc à se dépêtrer de toutes les vieilles formules — il n'est jamais trop tôt pour bien faire !

Et, ce qui serait d'un riche exemple, c'est si le prochain congrès international — qui sera purement corporatif — et qui se tiendra à Paris en 1900, inaugurerait le système de ne plus voter.

Du coup, Jaurès et tous les politicards qui prétendent que les syndicats continuent à être des petites chapelles électorales recevraient une sacrée mornifle !

Et il n'y aurait plus mèche de recommencer la roulardise du Congrès des Bourses : de faire adopter un projet Escuyé quelconque quand il n'y a presque plus de délégués dans la salle et qu'on croit le congrès fini.

—0—

S'il y a encore des patelins où les syndicats se laissent embobiner par les politiciens, ce n'est toujours pas à Reims : l'Union des Travailleurs de l'Industrie textile a envoyé paltré toute cette racaille.

Aussi, les sociaux à la manque font une sale bobine !

Pensez donc, un syndicat, c'est un riche appoint, quand viennent les élections. Non seulement c'est un appui moral, mais encore matériel :

on puise dans la caisse pour imprimer les affiches électorales.

A Reims, ce petit fourbi est usé ! La caisse est fermée aux candidats.

Par contre une bibliothèque est ouverte : elle est farcie de chouettes bouquins et elle est fréquentée par quantité de bons bougres.

Et comme le syndicat ne s'occupe plus de tambouille électorale, les ambitieux ont foutu leur camp et les prolos — qui, autrefois, avaient de la méfiance car, d'instinct, la politique leur puait au nez — y viennent nombreux.

Mais aussi, le seul dada du syndicat est de faire une guerre acharnée aux exploités !

## CARTOUCHE BANQUIER

Par EUGÈNE POTTIER

*Un petit-fils du grand Cartouche,  
Un brave à profil de vautour,  
Au coin d'un bois, seul et farouche,  
Las de quetter, se dit un jour :*

*Les bois n'offrant plus de ressource,  
Ami Cartouche, code en main,  
Prends ton embuscade à la Bourse,  
Fais-toi banquier de grand chemin !*

*Ce vol terre à terre m'efflanque,  
Jetons de plus larges filets :  
Lorsque l'on peut faire la banque,  
A quoi servent des pistolets ?*

*Des froids vampires de finance  
N'ayant pas la perversité,  
J'étais voleur par répugnance,  
Assassin, par humanité.*

*Mais le flouage qui gouverne  
Jusqu'au sublime s'est posé :  
L'Usure au fond de sa caverne  
Tient le siècle dévalisé.*

*La Bourse est le meilleur repaire.  
On s'y ménage adroitement  
Un télégraphe pour compère,  
Pour complice, un gouvernement.*

*Gobseck grandit, Mandrin s'encroûte,  
Le grand réseau s'organisant,  
— On volait sur la grande route, —  
On vole la route à présent !*

*J'aurai ma bande d'émissaires  
Dans ma caisse en parts de lions.  
Le jus de toutes les misères  
Va se figer en millions.*

*Sans crier : la bourse ou la vie !  
En serrant la vis au travail,  
J'aurai de la foule asservie  
Bourse en gros et vie en détail.*

*A mes bals tout Paris se porte.  
Un juge y tient de gais propos :  
Le préfet, pour garder ma porte,  
Met des gardes municipaux.*

*Mon aïeul crève à la potence ;  
Mais dans ce siècle, par bonheur,  
Des hommes de notre importance  
S'attachent à la croix d'honneur !*

*Les bois n'offrent plus de ressource,  
Ami Cartouche, code en main,  
Prends ton embuscade à la Bourse,  
Fais-toi banquier de grand chemin !*

## A Coups de tranchet

**Inondation de gradaille.** — Les andouilles qui gobent l'armée peuvent se réjouir : ce n'est pas demain qu'elle manquera de chefs ! La gradaille abonde, pire que les crapauds après la pluie.

Ainsi, c'est tout juste si, sur la grande tasse, la France est foutue d'aligner quinze cuirassés... A raison d'un gradé par bateau, ça ferait une quinzaine de vice-amiraux ou contre-amiraux. Mais nos gouvernants sont précautionneux !

Crainte que la chiasse ou le mal de mer fichent à cul ces galonnards ils en ont fait une provision : ils en ont quarante-cinq sur la planche.

Eh oui, quarante-cinq... Trois par bateau !

Epatez-vous après ça que les navires de guerre ne veuillent pas naviguer : dès qu'on veut leur faire perdre la terre de vue ils menacent de couler à pic, — et ça, parce qu'on ne leur donne jamais qu'un amiral à la fois : si on leur donnait les trois auxquels ils ont droit, sûrement, ils navigueraient kif-kif des petites folles !

**Silence aux pauvres !** — L'autre jour, au comptoir correctionnel de Nancy un purotin ramassait six mois de prison pour avoir chapardé une pèlerine valant 14 francs.

Hargneux comme tous ses pareils, le chat-fourré du comptoir interrogeait le pauvre bougre avec sa coutumière insolence :

« Les juges sont des comédiens, répliqua l'accusé ; ils n'en ont pas tant demandé aux voleurs du Panama. »

La réponse n'était pas bien méchante.

N'importe ! L'avocat bêcheur a réclamé deux ans de clou pour injures à la cour et les trois birbes du comptoir ont opiné du bonnet.

Le pauvre bougre va donc tirer deux ans et demi !

Voilà ce que c'est que de barbotter une pèlerine de 14 francs... Si le type avait rousti quelques millions — comme c'est arrivé à tant de banquiers qu'on a décoré pour la peine — les enjuponnés lui auraient baisé le croupion !



## HARDI, LES BONNES BOUGRESSES

A Watrelas, un patelin du Nord où un jean-foutre patronal, le bondieusard Leclercq-Dupire, exploite terriblement 1.800 prolos, une grève vient d'éclater.

Et, ce qu'il y a de rupinkof, c'est que les bonnes bougresses donnent l'exemple !

Le bague de ce singe — un bague de tissage et de filature — est une sacrée cafardière.

Les ouvrières sont mouchardées et moralisées par des garces de nonnes et, dans tous les coins de la boîte, des bons dieux de bois et des saints en plâtre sont accrochés.

C'est dire que l'exploitation est carabinée ! Car, y a pas à tortiller quand, dans une usine, le travail forcé est doublé d'abrutissement religieux, c'est l'esclavage dans tout ce qu'il y a d'affreux.

Quelques niguedouilles du patelin sont assez godiches pour envoyer toute leur famille se faire écorcher par ce nom de dieu d'exploiteur.

« Il ne faut pas, dit un proverbe, foutre tous ses œufs dans le même panier !... »

Or, n'est-ce pas ce que font les niguedouilles dont je jaspine ?

Les turbineurs qui collent leur femme et leurs quatre ou cinq gosses sous la griffe des Leclercq-Dupire, se fichent le doigt dans l'œil s'ils s'imaginent qu'il y va de leur intérêt.

C'est se mettre entièrement sous la coupe du vampire patronal !

La charogne sait bien que les quarante familles — qui sont logées à cette enseigne — et qui lui fournissent 150 ou 160 prolos des deux sexes sont absolument ses esclaves. Aussi ne se gêne-t-il pas pour diminuer les salaires, sachant bien que la rebiffe ne peut venir de ceux-là : si peu qu'ils roupètent, voilà la nichée sans pain !

Et dire que le singe en question pose pour le père de ses ouvriers.

Cochon de paternel, nom de dieu !

Sous prétexte qu'un tissu pour doublures, baptisé le pacha ne se vend pas et farcit le magasin, le capitalo impose un nouveau tarif qui, s'il était accepté, réduirait la paye d'un cinquième.

C'est-à-dire que les pauvres bougresses qui gagnent trente sous pas jour seraient réduites à vingt-quatre.

Roulard, cette sacrée rosse de galeux a fait porter la diminution projetée, exclusivement sur le travail des femmes.

Le bandit avait espéré que celles-ci ne piperaient pas mot... et, peu après, il aurait ratissé sur le salaire des hommes.

Mais, va te faire foutre !

Les bonnes bougresses ont perdu patience. Jusqu'ici elles avaient accepté de turbiner, tou

en gagnant à peine de quoi bouffer du pain sec, — mais trimer et ne pas croûter leur semble exorbitant.

Aussi, elles ont dit au singe : « Faites votre ouvrage vous-même !... »  
Et les voici en grève !

Enfin, voilà que les femmes ont l'air d'avoir soupe de la mistouffe : au lieu d'arrêter la rouspétance des hommes, elles donnent le branle et y vont carrément.

C'est bon signe, cré pétard !

L'autre semaine, c'est à Drocourt que les bonnes bougresses prenaient la tête du mouvement, donnaient l'exemple de la résistance et encourageaient les hommes à y aller dar-dar.

Cette semaine c'est à Watrelos.

S'il en était ainsi, partout, la question sociale ferait un bon énorme en quelques mois.

Trop souvent, le turbineur est engourdi par la choppe et les vieux préjugés ; si sa compagne qui, quoi qu'il en dise, le mène où elle veut, vient par ses criailleries l'engager à rester tranquille et à se soumettre, tout espoir d'amélioration est foutu. Le pauvre type, déjà rudement mollasse, devient complètement avachi.

Mais, mille tonnerres, quand les bonnes bougresses se mêlent de rouspétance, le succès est au bout !

De tous temps, il en a été ainsi. En 1789, quand Mirabeau vit les bonnes bougresses prendre part au chahut, avec un entrain épatant : « C'est sérieux et on ira loin !... » qu'il rumina.

Et Mirabeau voyait juste !

Quand les femmes mettent leur grain de sel quelque part, c'est pas de la petite bière.

Voilà ce que les copains doivent se foutre dans le citron.

Ah, si on pouvait dégrasser les caboches féminines, on ne moisirait pas des siècles dans la pourriture actuelle !

— 0 —

Pour en revenir à la grève de Watrelos, le chameau d'exploiteur prétend que, dans son bagne, les ouvriers gagnent vingt francs par semaine.

Certes, il y en a quelques uns, — mais ils sont bougrement rares ! C'est le truc patronal : diviser pour régner... entretenir des rivalités parmi les travailleurs, afin d'empêcher l'entente.

Mais, en réalité, la moyenne des salaires est bougrement plus basse : 10 francs par semaine pour les femmes et une douzaine de balles pour les hommes.

Y a pas à tortiller, c'est des salaires de famine !

Et, non content d'en rester là, voici que, sous prétexte que le *pacha* ne se vend plus, l'exploiteur veut réduire les salaires à la somme ridicule de 7 fr. 50 par semaine.

Evidemment, c'est fâcheux — pour lui — que le *pacha* ne se vende plus, mais qu'il en supporte les conséquences : qu'il puise dans les millions précédemment amassés, qu'il diminue ses dépenses personnelles, qu'il rogne son luxe....

Quand le jean-foutre gagne du pognon à la pelle, il n'augmente pas le salaire de ses ouvriers ? Alors, pourquoi le diminuer quand il perd quelques sous ?

Voici la raison : ce mec se croit de viande supérieure ; il s'imagine être un élu de Dieu, un saint homme que le père des mouches a à la bonne, — et ses esclaves sont de la racaille, des sacrifiants qui doivent s'estimer heureux de travailler pour lui et à qui il doit donner le moins d'argent possible, car ils en feraient mauvais usage et ça nuirait au salut de leur âme.

Ça, c'est le raisonnement des patrons cléricochons.

Et du Leclercq-Dupire entre autres !

Ah, mille dieux, on t'en foutra de la supériorité à coups de souliers dans le croupion !

Y a rien de tel qu'une bonne friction pour redresser les idées de ces salopauds.

De la rebiffe, encore de la rebiffe et toujours de la rebiffe !

Et si la grève ne réussit pas, que les prolos ne se désespèrent pas pour si peu :

Parce qu'ils auront perdu la première manche, il n'est pas dit qu'ils perdront la belle !...

Si, par la grève, y a pas eu moyen de faire caner l'exploiteur, on tate d'un autre joint : le sabotage est là pour un coup. On sabote tant et plus et on ne lui fiche du travail que pour son argent.

Que les bonnes bougresses de Watrelos qui n'ont pas froid aux mirettes ruminent le procédé et si elles y vont carrément elles arriveront à faire capituler les Leclercq-Dupire de tous poils qui font l'ornement de la cléricaille du Nord.

Et comme elles sont de girondes bougresses, le père Peinard les gobe rudement — autant dire qu'il les tient pour les filles chéries de son cœur.

En ne voulant pas crever de faim et courber la tête devant le chapelet des béguines et le goupillon des jus-de-régisse, elles donnent l'exemple aux femmes de France.

Et c'est bath aux pommes !

## LES PIRES SAUVAGESSES

Les guenons de la haute s'imaginent être bougrement supérieures aux sauvages qui se fourrent des anneaux dans le nez, se fendent les lèvres pour y accrocher un tas d'ustensiles, se taillent les joues et les peinturlurent et se collent aux oreilles des pandeloques dégueulasses.

Eh bien, les guenons de la haute ont tort !

Elles ne sont en rien supérieures aux moricaudes et aux Peaux-Rouges.

Kif-kif les sauvages, nos belles madames ont l'amour des brimborions qui reluisent et elles s'attirent de façon au moins aussi baroque que les pauvres tyresses qui n'ont pas pour deux sous de civilisation.

Et nos sacrées toupies n'ont pas l'excuse de l'ignorance !

Que des pauvres bougresses qui ne savent ni A ni B et qui se contentent de végéter, éprouvent du plaisir à se chamarrer de clinquant, il n'y a rien d'épatant à ça.

Il n'en va pas de même quand cette manie tourneboule des femmes qui ont reçu de l'éducation, qui ont la citrouille meublée et qui, par conséquent, devraient être à même de raisonner potablement.

Que prouve cette identique loufoquerie de la parure, qu'on trouve aussi développée chez les femmes les mieux éduquées que chez les sauvages les plus ignorantes ?

Et fichtre, ça m'a tout l'air de prouver que l'instruction et l'éducation dont on a farci nos bourgeoises est une sacrée fumisterie puisque ça ne les a pas rendu supérieures.

A quoi ça tient-il ?

Faut-il rendre l'instruction et l'éducation responsables de la sauvagerie des pouffasses de la haute ?

Foutre non !

Si ces gottons ne sont pas supérieures aux naturelles des îles de l'Océanie, ça tient tout simplement à ce que la sauvagerie est aussi à la mode, dans la garce de société actuelle, que dans les îles les plus perdues de la boule ronde.

A bien voir, je crois même que c'est encore pire : la sauvagerie ne diminue pas, elle ne fait que croître et embellir, — et gagne bougrement en hypocrisie !

Ainsi, l'antrophagie est toujours bien vue. Seulement, au lieu de faire griller un bifteck de prolo, ou de bouffer nos rognons en brochette et nos cervelles au beurre noir, les richards nous mangent vivants : qu'est donc le travail esquissant des bagnes capitalistes, sinon de l'antrophagie, — tout ce qu'il y a de plus carabiné !

Eh donc, puisque la croûte civilisatrice qui maquille nos dirigeants n'est qu'une mince couche de fard, il n'y a pas à s'épater que leurs femmes aient les mœurs des sauvages les plus arriérées. Et il n'y a même rien de drôle à ce que les toupies de la haute se montrent encore plus bêcasses que les moricaudes en fait d'attifages : comme tout est à rebours, dans la garce de société actuelle, il s'en suit que les belles madames utilisent l'instruction qu'on leur a donnée — non pour s'améliorer — mais pour s'abêtir et se dégrader tant et plus.

— 0 —

Jusqu'ici, les chanelles aristocratiques s'étaient contentées de se foutre des pandeloques aux oreilles, d'accrocher des pierreries dans leur tignasse et de s'encercler les doigts, les poignets et le col de ferraille luxueuse, — ce qui les fait ressembler à des saint-sacrements.

Les américaines ont poussé la loufoquerie plus loin et inauguré une mode qui dura une ou deux saisons : ayant entendu seriner à leurs adorateurs que leur gueule est farcie de perles, l'idée leur vint d'y ajouter des diamants et, illico, elles s'en firent enchâsser sur les touches de piano qui leur servent de dents.

Dès lors, les pouffasses ne cessèrent plus de faire risette ! Y avait plus mèche de leur faire fermer leur bouche d'égout — même en y jetant des tessons de bouteilles ! — toutes baillaient, kif-kif des oies, pour étaler leur ratelier meublé de diamants et prouver ainsi leur richesse.

Cette mode a passé, — ce qui ne veut pas dire que les américaines soient devenues moins bêcasses,

Mille dieux, non !

Les richards, ne trouvant plus suffisant de ressembler à des saint-sacrements, se sont fourrées dans la pomme de terre de se déguiser en ménageries ambulantes.

Turellement, c'est toujours les Américaines des Etats-Unis qui donnent le ton :

Trouvant trop vieux jeu les bijoux en métal, imitation d'animaux, il est venu à l'idée de ces toupies de se harnacher de bestioles vivantes :

Dans cet ordre d'idée — si on peut appeler ça une idée ! — les belles madames ont commencé par s'exhiber dans les bals et les soirées, toujours aussi dépoitraillées, avec, sur leurs tripes, un caméléon vivant retenu captif par une chaîne en or.

Nom de dieu, voilà une mode qui me paraît être le comble du malpropre !

Voyez-vous ce lézard, se baladant sur le paquet de saindoux d'une catin aristocratique !... Je m'imagine que le galant de la dame devait trouver son bijou peu ragoutant et éprouver un certain haut-le-cœur à becoter les racoins où le lézard venait de faire ses galipètes — et peut-être poser sa pêche....

Turellement, nos américaines ne se sont pas bornées aux lézards : elles ont pris l'habitude de se fourrer des scarabées vivants dans les cheveux, — des cure-étrons, des hannetons, des cerfs-volants et autres bestioles aussi dégueulasses.

D'Amérique, cette mode répugnante a passé en Europe : nos pouffasses de la haute n'en sont pas encore arrivées aux cure-étrons et aux lézards..., mais patience, elles y viendront !

Pour l'instant, les parisiennes qui sont du dernier bateau se contentent d'arborer, en guise de broches, de petites tortues vivantes dont la carapace est enchâssée de pierreries.

Il paraît que la tortue est très bien portée.

Nom de dieu, c'est le cas ou jamais de sortir le proverbe : « Qui se ressemble s'assemble ! »

— 0 —

Hé bien, les bons bougres, avais-je raison de seriner en commençant que, sous leur couche de poudre de riz nos richards sont plus réellement sauvages que les naturelles des îles Fidji ?

Mais ce raffinement de sauvagerie qui se manifeste de plus en plus chez nos guenons fin-de-race ne doit que nous réjouir :

Quand les classes dirigeantes en sont là, c'est qu'elles sont tout proche du trou à fumier où le populo les enverra roupiller leur dernier sommeil.

## FRASQUES D'ANASTASIE

Riche spectacle, l'autre soir, au Théâtre Antoine : on jouait un acte de Lucien Descaves, *LA CAGE*.

Une famille d'employés, au bout de leur rouleau, décident de s'asphyxier. Tandis que le père et la mère clament gentiment, Madeleine et Albert, leurs deux gosses, s'interrogent et se demandent s'ils n'ont pas tort de quitter la vie sans faire claquer les portes ?

— Pourquoi clament-ils, ne nous a-t-on pas enseigné l'utilisation du désespoir ?

« — Sœur, te rappelles-tu ceci, que nous lûmes un jour ensemble ? dit Albert. — « S'il se » trouvait une famille dépourvue de toute assis- » lance et dans l'état affreux où vous la dépe- » gnez, je ne balancerai pas à décider que le vol » lui devient légitime : parce qu'elle a éprouvé » des refus, au lieu de recevoir des secours ; » parce que se laisser périr, soi, sa femme et ses » enfants, est un bien plus grand crime que de » dérober à quelqu'un de son superflu ; parce » l'intention du vol est vertueuse et que l'acte » est d'une nécessité indispensable. Les liens de » la société sont fondés sur des services récipro- » ques ; mais si cette société se trouve composée » d'âmes impitoyables, tous les engagements » sont rompus. »

« — Oui, je m'en souviens, répond Madeleine, mais qui donc a dit cela ? »

« — Le roi Frédéric II dans une lettre à d'Alembert. Jamais meilleur conseil n'est venu du pouvoir.... »

Mais le jour est venu..., les parents sont morts !...

N'ayant plus rien qui les ligotte au passé, Albert et Madeleine gueulent leur haine à la Société et affirment leur désir de vivre pour les révoltes prochaines.

Ils vivront !...

— 0 —

Les pleins-de-truffes ont beuglé à tel spectacle.

Et, plus que tous autres, l'océan de tripes qu'est Francisque Sarcey s'est fendu de ses déjections coutumières: il a réclamé l'interdiction de LA CAGE,

Et la Censure a obéi! Le Sarcey restera, toute sa cochonne de vie, l'abominable bourrique que tout le monde exécère: en 1871, il réclamait que le couteau soit rivé dans la main du bourreau pour saigner les Communards,

Aujourd'hui, faute de guillotine, il lèche les ciseaux d'Anastasia.

Que de glaviauts et de coups de pied dans le cul à mérité Sarcey!... Et, nom de dieu, s'il n'a pas eu son compte, c'est foutre pas faute de surface!



**Roublardise de singe**

Lille. — Une bonne bougresse a envoyé au Père Peinard la babillarde ci-après:

Mon vieux gniaff,

Sans désigner le bagne où je suis exploitée veux-tu signaler un procédé de patron plus catholique que le pape:

Quand ce tartuffe embauche une ouvrière, il lui offre cinquante sous par jour, — et à ce prix il en trouve tant qu'il en veut.

Après quelques jours, le sale cafard dit à la bonne bougresse: « A l'avenir vous travaillerez aux pièces... » puis on lui règle son turbin au tarif de la boîte. Alors elle gagne trente sous par jour!

Le tour est joué, ce n'est pas plus malin que ça.

Telles sont la bonne foi et la charité créfines. Je te la serre,

UNE QUI Y A PASSÉ!

Ma pauvre copine, c'est évidemment bougrement crapuleux d'agir ainsi, mais c'est la coutume patronale.

C'est aux prolos à ne pas se laisser faire! Quand on veut bien on trouve toujours un joint pour rendre à l'exploiteur la monnaie de sa pièce.

En attendant d'être assez à la hauteur pour foutre ces bêtes féroces dans l'impossibilité complète de nuire, il y a mèche de les tenir en respect.

Le sabotage, par exemple, n'a pas été inventé pour des prunes!

**Mœurs électorales**

Saint-Quentin. — Les socialos à la manque avaient emmanché pour samedi dernier, au Cirque, une conchère avec Gérault-Richard et Viviani, pour exhiber le candidat Turot.

Le camarade Massey a fichu son grain de sel dans la discussion: après avoir démontré que tous les gouvernements c'est de la merde de chien et que le meilleur ne vaut rien, il a flanqué un coup de patte à Gérault-Richard, lui reprochant de lui avoir refusé la parole à Reims, il y a quelques semaines.

Illico, toute la bande des avachis, avec le concours de la police ont assommé le copain. Emporté par la police de sûreté (central et inspecteur en tête) Massey a reçu une tapée de bochons.

N'importe! Son jaspinage a porté ses fruits, et malgré les gueulements des abrutis — et, il faut bien le dire aussi, malgré l'indifférence des camarades — bonne journée pour l'idée.

**Epidémie de désertion**

Epinal. — Au 149<sup>e</sup> lignard, en moins de trois semaines il y a eu trois suicides et deux désertions.

Ça fait donc un total de cinq pauvres trufards qui n'ont pas pu se plier à l'exécration de la caserne.

Les trois premiers, trouvant que la vie n'est pas plus gaié dans le civil que dans le militaire ont préféré désertir dans la mort que passer la frontière.

Quant aux deux autres, ils se sont contentés de jouer de la fille de l'air.

Le colon s'est fendu d'un rapport pour traiter de lâches les cinq pauvres bougres.

Des lâches!... C'est vite dit, nom de dieu!

La lâcheté ne consiste pas à se soustraire — de façon ou d'autre — à l'oppression;

La lâcheté consiste à user de l'autorité pour tarabuster et emmieller jusqu'à la gauche des pauvres jeunesse arrivés à la caserne, ignorants de tout, n'osant pas piper mot et qui, par ça même, se trouvent à l'entière merci de la gradaille.

**Le candidat aux lapins**

Orléans. — Le peuple souverain de l'arrondissement d'Orléans possède un vilain pierrot affublé du titre de comte de Saint-Paul.

Ce hobereau n'a qu'un dada: entrer à l'Aquarium!

Il faut croire que l'esprit de domination finit par devenir une maladie qui s'aggrave sans cesse chez l'individu qui en est atteint. En effet, le vilain mossieu en question est actuellement maire d'un petit patelin, qui perche à un saut de puce d'Orléans. Comme il y possède un château, et presque tout le territoire de la commune il est en même temps le seigneur de l'endroit et il opprime bougrement ses serfs. En outre, il possède un hôtel à Orléans et dirige un deces abrutissoirs à jet continu nommés « cercles catholiques ».

Dernièrement, pour être à la mode du jour, ce sacré aristo avait mobilisé deux douzaines de ses enfants de chœur qui beuglaient à travers rues la fameuse scie: « A bas les juifs! Vive l'armée! » Il voulait essayer, comme toute la jésuitaille, d'embarquer le populo dans le bateau Esterhazy-Dreyfus.

Four complet, nom de dieu! Les petits empapaoutés du marquis n'ont pas trouvé d'écho.

Et dire que notre aristo avait compté la-dessus pour se faire de la réclame électorale... à bon marché — car il est d'une avarice à manger sa merde.

Ses rares accès de générosité ont toujours un but intéressé. Au tirage au sort de sa commune il a donné aux conscrits de quoi teler une goutte, à condition qu'ils manifesteraient en braillant la rengaine patriotarde et anti-juive.

Les gas ont pris la galette pour faire la fête à la santé du marquis et n'ont pas voulu être si gourdes de gueuler que les juifs sont leurs pires ennemis. Ils savent bougrement bien que le marquis de Saint-Paul, quoiqu'il ne soit pas baptisé au sécateur, n'en est pas moins une sangsue seigneuriale qui pressure odieusement les vilains forcés de végéter sur ses domaines.

Malheur au pauvre bougre qui essaie de chopper un lapin dans les bois de mossieu le marquis! S'il a la veine de ne pas recevoir un coup de flingot du garde, il n'échappe pas à la sévérité des enjuponnés du palais d'injustice qui sont d'autant plus rossards que le marquis les invite quelquefois à chasser.

Le principal courtier électoral de cet aristo est le raticchon de Chécy qu'il paie en lapins... Nom de dieu, depuis qu'il en bouffe, le frocard doit être constipé dans les grands prix!

Tout ça n'empêche pas que le marquis a été blackboulé aux dernières élections et qu'il y a des chances pour qu'il le soit encore — car on l'a dans le nez, parce qu'on le connaît.

Mais, foutre, quand donc le populo sera-t-il assez mariole pour comprendre que tous les candidats sont même racaille et qu'il faut tous les envoyer paître?

**Flambeaux et bouquins**

Delcros, par Henri Rainaldy, est l'histoire bougrement émouvante d'un fils de bourgeois qui, après avoir vadrouillé, s'engage pour faire une fin. Bientôt, la caserne l'horripile, le militarisme lui devient odieux et son patriotisme coule à l'égoût.

Son temps fini, Delcros quitte la caserne, révolté d'instinct, la haine au cœur.

Et alors, il se promène dans la vie, cherchant un joint pour chambarder le vieux monde. Il a tôt fait de devenir anarcho. Sa galette lui glisse dans les doigts, car il a le cœur sur la main — et le voici dans la dèche.

Il s'attèle à des turbins crevants pour gagner juste de quoi bouffer: il trimarde et il sème ses idées partout. Mais la platitude ambiante l'exaspère et, pour secouer la torpeur populaire il se décide à l'acte: il lance une bombe dans un théâtre, est arrêté sur le tas, condamné à mort et guillotiné... Et Delcros a la rancœur de constater que son acte n'a rien secoué du tout!...

Tel quel, Delcros est un chouette bouquin qui n'a que le défaut de coûter 3 fr. 50 (à la Société libre d'édition, 42, rue d'Ulm, Paris.)

— LA CAGE, par Lucien Descaves, vient de

paraître chez Stock, au Palais-Royal, prix 1 fr. 50.

— Deux brochures à deux ronds viennent d'être éditées par les Temps Nouveaux: le PARNACE-REVOLUTION et le MAQUINISME, par Jean Grave.

— Les derniers avatars du procès de la Cravache l'ayant fait disparaître, les camarades de Roubaix font paraître le Cravacheur.

Adresser correspondances 78, rue de Nouveaux, Roubaix.

**CRÉATION D'UNE COLONIE COMMUNISTE EN FRANCE**

Reçu pour la fondation de la colonie, au 1<sup>er</sup> février: Butaud, 100 fr.; Paul Robin, de Cempuis, 2 fr.; La Ciotat, 1 fr.; A. T. B., 0,75; Maurice C., 2,50; Jacques Lavis, 0,50; Durand, photographe, 0,45; Georges, maraicher, 200 fr. — Total, 306 fr. 20.

Que chacun continue à faire de son mieux et bientôt nous pourrons constituer dans la banlieue de Paris, la première communauté libertaire en France, — en attendant que d'autres naissent aussi.

Nous avons en vue d'admirables terrains et de mirobolantes cases. Il nous faut encore à peu près neuf fois autant que nous avons pour disposer de tout cela et installer les camarades. Que ceux qui peuvent matérialiser notre rêve et comprennent la nécessité de la tentative, afin d'attirer constamment l'attention sur l'effort du prolétariat en lutte avec le milieu, — nous aident et le résultat ne se fera pas attendre.

Envoyer les adhésions, conseils et souscriptions à Georges Butaud, 4, passage Boiton, à Paris.

**BOYCOTTAGE ET SABOTTAGE**

Pour vulgariser la double pratique du Boycottage et du Sabottage les membres parisiens de la Commission du Boycottage au Congrès de Toulouse ont publié en brochure le rapport de leur Commission.

Afin de rendre cette brochure de facile propagation, elle est mise en vente aux prix minimes suivants:

10 brochures, 0,25; par la poste, 0 fr. 35
100 — par colis postal, 2 fr. 50
500 — — — 11 fr. »
1000 — — — 20 fr. »

Les demandes doivent être adressées, avec les fonds, au camarade Emile POUGET, 15, rue Lavieuville (Montmartre), Paris.

Une seconde brochure, indiquant par industries, les moyens de mettre le Sabottage en pratique est en préparation. Les camarades qui auraient des renseignements à donner sur le sabotage dans leur métier, sont priés de les communiquer à l'adresse ci-dessus.

**OHÉ, LES BONS FIEUX**

Réclamez partout

**L'ALMANACH**

**DU PÈRE PEINARD**

Pour l'année crétime 1898

(AN 106 DU CALENDRIER RÉVOLUTIONNAIRE)

TEXTE. — Ce que je vous souhaite; Ruminades sur le calendrier; Dévidage des mois; Pluie d'étoiles, éclipses et marées; les Saisons; le Père Peinard, chanson du populo, avec la musique; les Cabots de la haute; le Sabottage; la Fabrication de l'or et des pierrieres; l'Inquisition moderne en Espagne; les Hordes de trimardeurs; Sergot, poésie; le Distinguo du « tien » et du « mien »; A la Caserne, chanson des conscrits, avec la musique; l'Autorité tue l'amour; le Pacte de Famin

GRAVURES. — Liberté! l'Automne; l'Hiver; la Printemps; l'Été; Rien pour tous, tout pour un (extrait du « Postillon » de Munich); le Veau d'or; le Pédaleur et le Capitalo (extrait de « The Coming Nation »); journal de la colonie Ruskin; l'Inquisition; la royauté, le fouet et le bâton; le crillage des chairs; l'arrachage des ongles; l'écorabouillage des parties sexuelles; Germinal! Gessler vit encore! dessin de Rodol, la Misère

en gibus et en redingote; le Paysan, dessin de A. Willet; le Mariage moderne; le Pain cher; dessin d'Herman Paul (extrait du "Cri de Paris").

Prix de l'Almanach : 25 cent.  
Pour le recevoir franco : 35 cent.

Adresser tout ce qui concerne l'ALMANACH DU PÈRE PEINARD, aux bureaux, 15, rue Lavieville (Montmartre), Paris.

## Communications

### Paris

- Bibliothèque Sociale de Montmartre, 2, rue d'Orchamps.
- Samedi, réunion.
- Pour être invité, s'adresser : aux bureaux du "Père Peinard" ou chez Lille, rue Durantin.
- N. B. — Tous les jeudis, les camarades qui désirent prendre des volumes sont avisés que la Bibliothèque est ouverte de 8 h. à 10 h.
- Groupe d'études sociales des Libertaires des X<sup>e</sup> et XI<sup>e</sup> arrond., 164, avenue Parmentier, salle Belpaire. Réunion tous les lundis, à 9 h.
- Groupe d'Etudes sociales du XIII<sup>e</sup>, 101, avenue d'Italie. Tous les vendredis, à 8 h. 1/2.
- Groupe des Etudiants Révolutionnaires Internationalistes. Réunion le mercredi, à 8 h. 1/2 du soir, 36, rue de la Montagne-Ste-Geneviève.
- Groupe Communiste du XIV<sup>e</sup>. Réunion tous les dimanches, à 3 h., 51, rue de l'Ouest.
- Le *Réveil de la Butte*, réunion tous les lundis à 9 h. du soir, au siège social, salle Moreau, 1, rue Ste-Marie.
- Bibliothèque Sociologique des Libertaires du XII<sup>e</sup>. Les camarades se réunissent le samedi à 9 h., salle Delapierre, 168, rue de Charenton.
- Dimanche 6 février, à 8 h. de l'après-midi, 183, rue St-Antoine, salle Vivet, conférence publique et contradictoire par Alfred Marné. Sujet : Les Causes du mal. Entrée libre.
- Les groupes libertaires abstentionnistes des X<sup>e</sup>, XI, XIX<sup>e</sup>, XX<sup>e</sup> arr., réunion les samedis à 9 h., salle Belpaire, 164, avenue Parmentier.
- On s'occupera exclusivement de propagande antimilitariste et anti-électorale.

### Banlieue

- PUTEAUX. — Un groupe d'anti-proprios est en formation, le porteur des journaux libertaires indiquera aux bons bougres le lieu et la date de la première réunion.
- SAINT-DENIS. — Bibliothèque Sociale. Nous prions les journaux et revues libertaires de vouloir bien nous faire le service.
- Envoyer au compagnon Louis Grandidier, 1, rue Pierre-Béguin.
- IVRY-SUR-SEINE. — Le Groupe libertaire se réunit tous les dimanches à 2 h. 1/2, salle Desly, place Guillaume Bac.
- GENNEVILLIERS. — Les libertaires se réunissent le jeudi, à 9 h. du soir, salle Leduc; ils invitent les socialistes et les libre-penseurs à venir discuter avec eux d'une façon courtoise. Entrée libre.
- AUBERVILLIERS. — Tous les samedis, à 8 h. 1/2, réunion à la Bibliothèque sociale, 11, rue des Ecoles.
- Les camarades qui ont des livres sont priés de les rapporter au plus tôt.

### Province

- ROMANS. — Les copains trouveront le *Père Peinard* et toutes les publications libertaires chez le copain Belle, cafetier, quai des Luzernes, Bourg de Péage.
- LIMOGES. — La Jeunesse Libertaire se réunit tous les samedis à 8 h. 1/2 du soir, restaurant Brousseau, 3, place du Champ de Foire, au premier étage.
- Les camarades qui pourraient envoyer brochures et journaux pour la bibliothèque sont priés de les adresser à la Jeunesse Libertaire, 3, place du Champ de Foire.
- P. S. — La bibliothèque est ouverte tous les dimanches de 10 h. à midi. Ceux qui détiennent des livres sont priés de les rapporter au plus tôt.
- Les journaux libertaires sont en vente chez Moreau, place Denis-Dussoubs; Papy, rond-point Garibaldi; kiosque de la Poste et kiosque place Jourdan.
- SAINT-QUENTIN. — Les journaux et toutes les publications anarchistes sont en vente chez le camarade Massey, 6, rue du Jeu de Paume, qui crie en ville et porte à domicile.
- CETTE. — Les copains se réunissent chaque jeudi et samedi au café Isoird, 2, route Nationale.
- TROYES. — Montperrin, rue de Gournay, 65, vend et porte à domicile le "Père Peinard" le "Libertaire" et les "Temps Nouveaux", ainsi que les brochures libertaires.
- NIMES. — Les libertaires se réunissent les samedi, dimanche et lundi, café Dayre, 22, rue de la Vierge.
- Les bouquins de la Bibliothèque sont à la disposition des camarades.
- Le "Père Peinard", l'"Almanach du Père Peinard" et les journaux, brochures, revues ou chants libertaires sont à la disposition des copains, tous les soirs, depuis 8 h., café du Gard, boul. Gambetta, 30.
- AMIENS. — Tous les samedis, à 8 h. 1/2, réunion de tous les camarades, au Cent de Piquet, faub. du Cours.

REIMS. — Le camarade Fourdrinier, 30, rue de Metz, prévient les personnes qui désireraient prendre connaissance des écrits libertaires, qu'elles peuvent s'adresser chez lui. Il tient à leur disposition journaux, brochures, livres, etc.

EPINAL. — Un groupe d'études sociales vient de se former à Epinal. Les camarades désireux d'assister à ses réunions n'ont qu'à s'adresser au copain Loquier, 25, rue Rualménil.

Les camarades qui pourraient envoyer bouquins et brochures pour la Bibliothèque du groupe n'ont qu'à les adresser à Loquier.

MARSEILLE. — Les journaux, brochures et chansons libertaires sont criées par le camarade Coradi.

— La Jeunesse Anarchiste donnera une causerie tous les jeudis, à 9 h. du soir, bar des Vignobles, 14, passage des Folies-Bergères.

LE MANS. — Les lecteurs du "Père Peinard", des "Temps Nouveaux" et du "Libertaire" se réunissent tous les samedis à 8 h. 1/2 du soir, salle Stroz, avenue de St-Gilles.

DUNKERQUE. — Le "Père Peinard" est en vente chez le dépositaire, Alfred, 50, rue du Sud et dans les kiosques de la ville.

SAINTE-CHAMONDE. — Les camarades invitent les jeunes gens soucieux de leur liberté à se rendre tous les samedis de 7 h. 1/2 à dix heures du soir et le dimanche à 9 h. du matin, rue de la Boucherie, au comptoir n° 5.

On causera !

TARARE. — Le "Père Peinard" et toutes les publications libertaires sont en vente chez Gaynon, sur la Pêcherie.

LYON. — Dimanche, soirée familiale privée afin de s'entendre sur la propagande abstentionniste pour la prochaine foire électorale.

On commencera à 7 heures, les camarades qui n'auront pas de carte en trouveront dimanche chez Mercy, angle des rues Moncey et Chaporinay de 6 à 8 h.

TOULON. — Les camarades trouveront toutes les publications anarchistes rue Vincent Cordouan, 2, au marchand de journaux.

En vente aussi, la brochure : les "Variations guesdistes".

GAP. — Le "Père Peinard" et toutes les publications libertaires sont en vente chez Lindsay, kiosque en face la caserne vieille.

### Extérieur

LIÈGE. — Les libertaires se réunissent tous les dimanches, à 6 h. du soir, chez P. Schleich, 85, quai d'Orban.

— Le cercle « la Neutralité » invite les camarades de la province à assister au Congrès régional qui se tiendra chez Schleich, 85, quai Orban, le deuxième dimanche de février à 10 h.

Pour tous renseignements, s'adresser au camarade G. Thomas, rue F. S. Servais, Liège.

CHARLEROI. — Tous les libertaires se réunissent le samedi, à 8 h. 1/2, au café du Temple de la Science.

VERVIER. — Nizet, 69, rue du Coronmeuse, vend tous les journaux et publications libertaires.

## Petite Poste

P. Lille. — B. Marseille. — B. Dorignies. — Mme D. Montluçon. — V. Nîmes. — H. et L. M. Orléans. — C. Saumur. — D. Bordeaux. — J. Limoges. — C. Fourchambault. — H. Vienne. — M. Bruxelles. — S. Roubaix. — N. Malzéville. — J. Pourru et Rémi. — Reçu règlements, merci.

### POUR GRAISSER LE TIRE-PIED DU PÈRE PEINARD

NEW-YORK. — Léon Lormel 75 sous, Jean Delas 30, J. Gallet 50, A. Chevallaz 1 dollar, C. Desvoux 25 sous. Total : 3 dollars.

LES LIBERTAIRES DE BREST. — Pour aider à acheter des lunettes et de l'essence de rose pour les copains trop emballés par la cuisine des Dreyfus, des Esterhazy et C<sup>o</sup> 1 fr., pour voir le camarade Lorion hors du bain 0.50, pour voir le camarade Meunier hors du bain 0.50, pour voir hors des bagnes tous les autres copains qui ont commis le crime de propager l'harmonie humanitaire 2 fr. Total : 4 fr.

TOULON. — J. Celle 0.50, Fouques 0.50, vero, viva l'anarchie 0.25, merde pour les bourgeois 0.30, Dupuy Vital 0.50, un ennemi des proprios 0.20, un torturé qui leur caresse la hure 0.50, un autre 0.20, B. Trémal 1 fr. Total : 3.95.

NIMES. — Un libertaire par les actes 0.10, un admirateur d'Emile Henry 0.50, pour élargir la tonsure des ca, lotins avec de l'étain en fusion 0.30, un débard 0.05-pour aider le gniaff journalier 0.15. Total : 1 fr.

MILLAU. — Pierre 0.50, un du 1<sup>er</sup> léger qui a cassé des cailloux 0.25, un éconscrit qui ne voudrait pas en casser 0.25, Angy Aulileau 0.50. Total : 1.50.

COMBE LA VILLE. — Collecte entre les libertaires 6 fr. Jeanne (par T. N.) 3 fr.

SAINTE-QUENTIN. — Un vendeur du Peinard en purée 0.05, sa compagne Maria 0.05, sus aux bonfe-galette 0.20, un qui ne voudrait pas mourir sans voir la Révolution 0.15, une philanthrope 0.15, un qui clie sur la gueule du commissaire 0.15, un qui les méprise 0.10, Germain 0.15, Coupez 0.20, J'aime pas Landa 0.10, excédent d'écot 0.10, un jeune libertaire 0.50, excédent d'écot 0.05, un boycotteur 0.05, un anti-proprio 0.10. Total : 2.10.

HYÈRES. — B. Richermé et Monge 1 fr., Toucas Alexandre 0.50, un convaincu 0.50. Total : 2 fr.

MALZÉVILLE. — Des conscrits que la patrie dégoûte 0.50, le raticchon de not' commune 0.50, des copains qui trouvent ton tire-pied trop mou 0.50. Total : 1.50.

AMIENS. — Guillemant 0.20, X. 0.30, Edmond Puré 0.10, X. 0.20, X. 0.20, dans la dèche 0.20, X. 0.20, Lebrun 0.20, Carotte Albert 0.10, un père Peinard 0.20, G. Leipère 0.20, X. 0.25, Mercier 0.10, Pruvost Charles 0.10, Gosselin 0.50, cent quatre chaussures 0.20, un miséreux 0.20, Pruvost Albert 0.10, Leroy Victor 0.20, Hus Emile 0.20, Favry 0.20, Pépin 0.10, Lebrun 0.10, Ch. Pindaro 0.20, un peinard 0.20. Total : 4.80.

Malzéville 0.50. — L. D. 35.

## En vente aux bureaux du Père Peinard

Les ALMANACHS DU PÈRE PEINARD pour 1896 et 1897, l'exemplaire, 0.25; franco, 0.35.

L'ALMANACH DU PÈRE PEINARD pour 1894 (saisi).

Brochures à 0 fr. 10; franco 0 fr. 15 l'exemplaire.

VARIATIONS GUESDISTES, opinions anciennes de Jules Guesde, Gabriel Deville, etc., recueillies et annotées par Emile Pouget.

L'ANARCHIE, par Elisée Reclus.

UN SIÈCLE D'ATTENTE, par P. Kropotkine.

AUX JEUNES GENS, par P. Kropotkine.

L'AGRICULTURE, par P. Kropotkine.

EDUCATION, AUTORITÉ PATERNELLE, par André Girard.

LES RÉVOLUTIONNAIRES AU CONGRÈS DE LONDRES.

DÉPENSE D'ÉTÉVANT.

PATRIE ET INTERNATIONALISME, par Hamon.

LA GRANDE RÉVOLUTION, par Kropotkine.

LA LOI ET L'AUTORITÉ, par Kropotkine.

ENTRE PAYSANS, par Malatesta.

L'ANARCHIE DANS L'ÉVOLUTION SOCIALISTE, par Kropotkine.

LE MACHINISME, par Jean Grave.

LA PANACÉE-RÉVOLUTION, par Jean Grave.

Brochures à 0 fr. 15; franco 0 fr. 20 l'exemplaire.

NOTRE CHER ET VÉNÉRÉ PRÉSIDENT, publiée par le "Libertaire".

LES CRIMES DE DIEU, par Sébastien Faure.

POURQUOI NOUS SOMMES INTERNATIONALISTES, publication du "Groupe des Etudiants socialistes, révolutionnaires internationalistes".

L'INDIVIDU ET LE COMMUNISME, publication des E.S.R.I.

RÉFORMES ET RÉVOLUTION, publication des E.S.R.I.

MISÈRE ET MORTALITÉ, publication des E.S.R.I.

Brochures à 0 fr. 25; franco 0 fr. 30 l'exemplaire.

LE DOGME ET LA SCIENCE, par E. Janvion.

L'ORDRE PAR L'ANARCHIE, par D. Saurin.

LES TEMPS NOUVEAUX, par Kropotkine.

PAGES D'HISTOIRE SOCIALISTE, par W. Tcherkesoff.

### Divers

LA SOCIÉTÉ AU LENDEMAIN DE LA RÉVOLUTION, par Jean Grave, 0 fr. 60; franco, 0 fr. 70.

DIEU ET L'ÉTAT, par Bakounine (avec portrait), 1 fr.

ENDEHORS, par Zo d'Axa, le vol., 1 fr.; franco, 1 fr. 30.

COMMENT L'ÉTAT ENSEIGNE LA MORALE, publication des E.S.R.I., le vol. 1 fr. 50; franco, 1 fr. 75.

BIBLIOGRAPHIE DE L'ANARCHIE, par Netlau, fort volume documentaire, in-8<sup>o</sup>, 5 francs.

GUEULES NOIRES, album de dix croquis, d'après l'œuvre de Constantin Meunier, par Luce, préface de Charles Albert, 1 fr.; franco, 1 fr. 30.

La collection de LA SOCIALE, 1895 et 1896, 76 numéros, brochée, 7 fr. 50; franco, 8 fr.

LE PÈRE PEINARD, années 1891, 1892, 1893, l'année, brochée, 8 fr.

LE PÈRE PEINARD (nouvelle série), 1896-1897, 62 numéros, 8 fr.

En volume à 2 fr. 50; franco, 2 fr. 80

LA CONQUÊTE DU PAIN, par P. Kropotkine.

LA SOCIÉTÉ FUTURE, par Jean Grave.

LA GRANDE FAMILLE, par Jean Grave.

L'INDIVIDU ET LA SOCIÉTÉ, par Jean Grave.

LA PHILOSOPHIE DE L'ANARCHIE, par Ch. Malato.

DE LA COMMUNE À L'ANARCHIE, par Ch. Malato.

LES JOYEUSÉS DE L'EXIL, par Ch. Malato.

LA DOULEUR UNIVERSELLE, par Sébastien Faure.

DE MAZAS À JÉRUSALEM, par Zo d'Axa.

BIRIBI, par Darien.

LES INQUISITEURS D'ESPAGNE, par Del Marmol.

PHILOSOPHIE DU DÉTERMINISME, par Jacques Sautarel.

LA PSYCHOLOGIE DU MILITAIRE PROFESSIONNEL, par Hamon.

LA PSYCHOLOGIE DE L'ANARCHISTE-SOCIALISTE, par Hamon.

LE SOCIALISME ET LE CONGRÈS DE LONDRES, par Hamon.

ŒUVRES DE BAKOUNINE.

LE SOCIALISME EN DANGER, par Doméla Nieuvenhuis.

SOUPES, par Lucien Descaves.

L'ÉVOLUTION, LA RÉVOLUTION ET L'IDÉAL ANARCHIQUE, par Elisée Reclus.

Le PÈRE PEINARD doit être en vente dans les bibliothèques des gares. L'y réclamer.

Le Gérant : C. FAVIER.

Imp. C. Favier, 15, rue Lavieville, Paris.



DÉDIÉ  
À  
CLEMENCEAU

Guignol

LE POPULO...

Uye! deux! nous nous foutons bien d'eux!!

Georges & Rodolphe

Le populaire a paru plus tardif à s'émouvoir... Victime de tous les dénis de justice, que lui importe au noue l'acte d'arbitraire et d'iniquité dans le camp de ses maîtres, au détriment de l'un d'eux? C'est le redressement total qu'il réclame... (G. Clemenceau.)